





*H*âtons-nous
de parvenir tous à l'unité de la foi
et de la connaissance de Dieu,
à l'état d'homme parfait ;
à la mesure de la plénitude du Christ.

Eph 4-13

*Jésus tombe pour la seconde fois. –
Couverture : Marie dans l'attente de la Résurrection.*



S O M M A I R E

Rédacteur Gérard Gascuel	PRIÈRE	<i>Saint Paul</i>	1
Secrétaire Françoise Mignot	SOMMAIRE		2
Maquettiste Aline Lugand	ÉDITORIAL	<i>Père Gerasime</i>	3
Publicité journal Tél : 04 66 45 42 93 e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr	PASSION	<i>M. de Faykod</i>	5
Ont collaboré à la revue Maria de Faykod Elan Cuvillier Marcelle Bastide Juan Plazaola André Dumas chaque auteur demeure responsable de son texte.	LA CROIX	<i>E. Cuvillier</i>	9
	PAYSANS	<i>M. Bastide</i>	23
	ART SACRÉ	<i>J. Plazaola</i>	25
	ÉGLISE	<i>A. Dumas</i>	30
Impression Delta / Chassieu	BIBLIOGRAPHIE		32
Dépôt légal Novembre 2009 ISSN 1251 0688	SKITE SAINTE FOY		35
Abonnement Inclus adhésion F.S.M. 26 €/an 5,35 € à l'unité	ABONNEMENT FRATERNITÉ		36
Crédits photos Maria de Faykod : couverture p. 1, 4, 8, 14, 18, 21, 24, 31 et 37.	<div style="border: 1px solid black; padding: 5px; text-align: center;"> FRATERNITÉ SAINT MARTIN LE VERDIER F - 48160 - SAINT-JULIEN-DES-POINTS Tél : (0033) 4 66 45 42 93 skite.saintefoy@wanadoo.fr www.photo-frerejean.com </div>		

É D I T O R I A L

Se tenir en présence d'une œuvre d'art, ce n'est pas se tenir à l'écoute de l'artiste pour en recueillir les confidences ou le message. Ce qu'est l'œuvre, l'artiste ne le sait pas avant d'être surpris par elle. Maître d'ouvrage, il n'est pas le maître d'œuvre. Une œuvre doit sortir de rien, jaillir du silence. Elle n'est pas issue d'une réflexion hasardeuse, d'une technique élaborée ou d'un imaginaire fécond. Sa manifestation procède d'une ouverture du cœur au subtil. L'artiste se laisse surprendre par la réalité qu'il rend visible par des traits de lumière.

Il a ce regard ouvert en avant, c'est-à-dire sur la vie qui repose dans ce qu'il perçoit. Il n'est pas accroché (en arrière) à sa mémoire, à ses émotions, à ses désirs... mais il est surpris par la lumière en expansion qui respire, comme une présence, de son œuvre. Transparent à la beauté il ne se dissimule pas en arrière-plan mais il attire et laisse jaillir la source, celle qui abreuve l'âme.

L'artiste ne couvre pas un espace, ne remplit pas un silence mais il ouvre l'espace à l'Esprit, à la Présence du Tout Autre.

Père Gerasime



DE LA PASSION A LA RESURRECTION

Chemin de Croix de Lourdes

Maria de Faykod

L'essentiel porte dans ce monument religieux sur le chemin spirituel de l'homme : de l'espérance à la transcendance, de la transcendance à la renaissance.

Contrairement aux Chemins de Croix traditionnels, cette œuvre ne met pas l'accent sur la souffrance, mais sur la manière dont la souffrance peut se transcender par l'Amour du Christ ; cette transcendance se révèle tout au long de la Passion.

C'est une invitation à suivre le « chemin », étape par étape, station par station, vers le renouvellement perpétuel de l'homme intérieur.

Concernant l'aspect iconographique, cette œuvre comporte quelques particularités. Il ne s'agit pas de présenter chaque station comme différentes scènes racontant l'histoire de la Passion, car même s'il y a dans le Chemin de Croix la chronologie d'une histoire, je dois dévier cette temporalité afin d'exprimer l'intemporel, dans la mesure où je veux aller par-delà le déroulement historique de la Passion : je tends à exprimer, en chaque Station, un souffle nouveau renfermant en lui-même des évocations évangéliques, des messages spirituels.

Ce n'est plus une mise en scène avec des personnages représentant la dimension antinomique du bien et du mal, ce qui évite ainsi de véhiculer à travers cette œuvre des réflexions moralisantes.

Contemplation par le marbre.

Le marbre est un support complet de la création libre, il possède une double réalité d'un ordre différent. Il y a dans celui-ci le temps géologique de la substance organique pétrifiée, mais il renferme aussi la lumière, mémoire spirituelle du vivant, qui constituent l'ensemble de ces innombrables cristaux.

Ma première rencontre avec le marbre remonte à mon enfance ; j'avais à peu près dix ans et ce moment-là est resté gravé dans mon esprit. Je me trouvais dans un cimetière abandonné où il ne restait que les ruines d'un ancien mur et des végétations sauvages.

Soudain je vis quelque chose de blanc, scintillant par terre, je m'approchais et je vis une sorte de pierre dissimulée dans l'herbe. Quand

Véronique essuie le visage de Jésus.

je voulais la dégager en la touchant, je ressentis une sensation étrange, une sorte de vie frémir sous mes mains. Ce fut le marbre dans lequel j'ai taillé ma première sculpture.

Au rythme des coups du marteau et du burin, j'ai pris conscience que j'allais consacrer toute mon existence à exprimer dans le marbre la vision de l'âme, la quête du Beau.

Chaque fois que je me rends à Carrare (Italie), parmi les montagnes de marbre immaculé, j'éprouve cette même sensation que celle de la première fois. Je choisis mes blocs de marbre dans les carrières de Carrare, en ce lieu intense, bien que cela prenne plusieurs jours car il y a beaucoup de critères à prendre en considération : la forme, les couleurs, la densité et surtout, qu'il ne soit pas fissuré.

Je respire ces montagnes, innombrables sculptures en sommeil, jusqu'au fond de mon âme. J'y trouve toujours le marbre qui a été « érodé » pour moi, dans lequel la « sculpture est déjà présente ».

Puis, plusieurs tonnes sont acheminées dans mon atelier à Aups (Var) par des camions, comme pour les dix-sept Stations du Chemin de Croix, pour lesquelles il a fallu extraire près de cent tonnes de marbre.

Le processus de la création.

La création est un cheminement du solide au subtil, de la matière au spirituel. L'informe prend forme, le corps spirituel se visualise dans la matière. Le processus de la création est un perpétuel élan vers le Beau, un désir de Dieu. L'art et la spiritualité sont indissociables.

*L*a création est un perpétuel élan vers le Beau.

L'étape la plus importante de la création c'est le moment où le marbre arrive dans mon atelier, avant de commencer de sculpter, je vois à travers le marbre, je vois la sculpture en celui-ci, mais ce que je vois surtout c'est un élan, un appel, quelque chose qui en émane, qui m'emporte et je sens mon esprit se prolonger dans le marbre jusqu'à ce que celui-ci reflète, comme dans un miroir, d'une manière particulière, ma vision intérieure. Une sensation mystérieuse fait naître en moi une énergie qui me dépasse et me donne la force de libérer la sculpture enfermée dans le bloc de marbre.

Avec ce temps de visualisation, la taille directe commence avec le dégrossissage de la sculpture, je dégage les grandes formes tout en laissant quelques centimètres sans toucher encore les détails.

L'étape suivante est encore plus intéressante car je commence à sculpter ces détails.

C'est un travail très précis et une approche continuelle vers les formes définitives tout en respectant le sens du marbre. Le marbre est une matière relativement dure et, en même temps, très fragile. Au fur et à mesure, les personnages se forment et ma vision initiale fait son apparition.

Puis avec le polissage j'affine les traits et donne la force aux détails. Pour terminer, de façon à apporter la brillance et la transparence sur le marbre, je fais apparaître les cristaux.

Le langage des formes et ses sens cachés.

Telle une symphonie où les différents thèmes reviennent tout au long de la composition musicale pour retentir à la fin, comme la mélodie accomplie, dans ces dix-sept sculptures centrées sur l'image du Christ, il y a des éléments qui se répètent, et selon le message des stations, ces éléments ont leur propre signification en harmonie avec les expressions des visages, des regards, des mains : comme la croix, les vêtements, les voiles, les lignes horizontales et verticales, ainsi que la lumière.

Le musicien compose avec les notes, le poète s'exprime avec les mots, et le sculpteur par les formes.

Toutes ces images sont les traces des contemplations inhérentes à la création qui deviennent perceptibles à leur tour par la contemplation.

Ces formes qui composent l'image sensible, même les plus minuscules, sont multidimensionnelles ; chacune est une expression de sens en soi, pour sa perception, la dimension de l'âme est indispensable.

Le pli d'un vêtement pesant, gravité par la vie terrestre, devient tel un souffle, lancé vers l'infini du ciel ; les veines sur les mains se prolongent dans les plis d'un voile qui continue son mouvement ascensionnel dans les lignes verticales pour remonter vers la Source et les stries horizontales ouvrent petit à petit vers la dimension spirituelle, par sa lutte avec sa propre nature de matérialité ; la croix, défiant la pesanteur, fond dans le corps du Christ. Toutes ces formes sont reliées entre elles et convergent vers le même essentiel, vers la Lumière de la Vie, afin que l'invisible circulation d'énergie puisse se rendre perceptible à l'œil et à l'esprit.

Maria de Faykod

Vous pouvez visiter le musée DE FAYKOD (photo des sculptures dans Art Sacré 21) et vous procurer l'ouvrage Passion-Résurrection à : Route de Tourtour – 83630 Aups contact@musee-de-faykod.com – www.musee-de-faykod.com – Tél : 04 94 70 03 94.



LA FOLIE DE LA CROIX

Elian Cuvillier

A Méditation sur 1 Co1,18-31

En 54 de notre ère. Corinthe, ville dynamique et florissante de la province d'Achaïe en Grèce : ville dont l'essor économique est bâti sur la stabilité politique assurée par l'Empire romain, la *Pax Romana*. Ville de contrastes où se côtoient riches et pauvres, puissants et misérables, hommes libres et esclaves. Ville aussi où, à côté des religions traditionnelles sur le déclin, foisonne une multitude de mouvements religieux qui attestent de la quête spirituelle de ses habitants.

Dans l'indifférence de cette ville en plein essor et bouillonnante d'activité, une poignée de Corinthiens se réunissent autour de ce qui semble n'être qu'une secte de plus, émanation incontrôlée du Judaïsme. Ils sont là, rassemblés chez l'un des responsables, un des rares notables du groupe, seul capable d'accueillir chez lui l'ensemble des « frères » comme ils se nomment. À côté de ces quelques notables, la majorité du groupe est composée de femmes, de gens modestes, certes citoyens libres mais sans aucune richesse ni influence, et aussi d'esclaves.

Certains sont là parce que le maître de maison, le *Pater familias*, en a décidé ainsi. Pour beaucoup de femmes, de jeunes enfants et d'esclaves, la religion du chef de famille est en effet la leur. Un point c'est tout. Après tout, celle-là n'est pour eux pas plus gênante qu'une autre, c'est même plutôt le contraire. Au nom d'un certain Jésus qui les rassemble, en effet, il est question de se reconnaître comme « frère », de respecter le « frère », de considérer le « frère » comme « supérieur à soi-même ». Le monde à l'envers en quelque sorte, en tous les cas le temps du rassemblement hebdomadaire. Encore que, parfois, durant les repas « fraternels » qui suivent les célébrations certaines tables soient plus remplies que d'autres.

Certains sont ici par choix personnel. Ce sont des « inquiets » de Dieu. Et dans la société de l'époque, ils sont nombreux. En effet, fini le temps du panthéon, des dieux multiples qui se disputent à la manière des humains et qui jouent avec eux comme avec des pions. Tout le monde, ou presque, est à peu près convaincu que Dieu est unique. Zeus, Jupiter, Yahvé... peu importe, au fond, le nom qu'on lui donne. La question est : comment se rapprocher de lui, comment lui plaire pour qu'il nous protège.

Jésus rencontre Marie, sa très sainte Mère.

Il y a ceux qui prônent des rites susceptibles d'apaiser la colère d'un Dieu qui ne se satisfait pas de voir les hommes tels qu'ils sont. Un Dieu qui exige d'eux un certain nombre d'actes religieux, de « sacrifices ». C'est courant à l'époque.

Il y a ceux – les Juifs – qui pensent que Dieu s'est choisi un Peuple et qu'il s'agit donc de rester fidèle à cette Alliance qui sépare les Elus du reste du monde pécheur et impur.

Il y a ceux qui pensent que Dieu se donne à connaître dans la sagesse, la réflexion philosophique... Pour d'autres, dans l'extase mystique, les expériences religieuses plus ou moins excessives.

Et puis il y a ceux qu'on commence à peine à appeler les « Chrétiens » et qui eux affirment que Dieu s'est désormais donné à connaître dans la personne d'un homme, d'un Juif, Jésus. Les quelques personnes rassemblées ce jour à Corinthe appartiennent à cette catégorie. On l'a dit, ils ne sont pas tous là pour les mêmes raisons, et il n'est pas certain qu'ils aient bien mesuré tout ce qu'implique cette « foi » nouvelle en Jésus. Peut-être d'ailleurs ont-ils en commun avec leurs contemporains certaines des convictions sur Dieu que nous venons d'évoquer : sacrifices, élection, sagesse philosophique, expériences mystiques peuvent peut-être s'accommoder de la foi en ce Jésus ?

Et c'est sans doute un des motifs de la lettre qu'un certain Paul leur a envoyé que de préciser ce que signifie « croire en Jésus comme Dieu ». Une lettre qui va être lue publiquement au cours de leur rassemblement hebdomadaire. Paul est le fondateur de cette communauté hétéroclite. Il était anciennement pharisien, groupe juif radical, et maintenant il parcourt la région pour le compte de ce Jésus, au nom duquel se rassemblent ces « Chrétiens » de Corinthe. De l'avis de Paul, ce Jésus est l'envoyé de Dieu, ressuscité après avoir subi le supplice de la crucifixion. Mais de l'avis de ceux qui, sans appartenir à ce groupuscule nouveau, connaissent un peu l'affaire, Jésus est tout simplement un agitateur politico-religieux fort justement condamné à mort il y a une vingtaine d'années à Jérusalem.

La mort de Jésus. La mort de Jésus par crucifixion. Tel est bien le thème qui occupe Paul, dès le début de sa lettre : « 1/18 *La parole de la croix, en effet, est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui sont en train d'être sauvés, pour nous, elle est puissance de Dieu. 19 Car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai l'intelligence des intelligents. 20 Où est le sage ? Où est le docteur de la Loi (i.e. théologien) ? Où est le raisonneur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas rendu folle la sagesse du monde ? 21 En effet, puisque le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas connu*

Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie de la prédication que Dieu a jugé bon de sauver ceux qui croient. 22 Les Juifs demandent des signes et les Grecs recherchent la sagesse ; 23 mais nous, nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, 24 mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. 25 Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes ».

Discours étrange. Que peut-il bien signifier ? Pour essayer de le savoir, il faut interpréter les propos de Paul en lien avec la situation de la communauté chrétienne de Corinthe, telle que nous avons tenté de la décrire.

Paul essaie de faire comprendre quelque chose d'essentiel à ses auditeurs. Paul essaie de leur faire comprendre que ce qui les rassemble va beaucoup plus loin qu'ils ne le pensaient. Que c'est une véritable révolution, dans l'ordre religieux, qu'ils sont en train de vivre.

La croix parle.

Au nom de quoi ? Au nom de ce qu'il appelle la « parole de la croix ».

Car, pour Paul, la croix parle. La croix, c'est-à-dire le fait historique qu'un certain Jésus de Nazareth a été mis à mort sur une croix (la chaise électrique de l'époque), voilà quelque chose qui parle. Quelque chose qui a du sens et qui constitue le sujet de la prédication chrétienne. Le fait de se rassembler au nom d'un crucifié dont on affirme qu'il est « Seigneur », c'est-à-dire, « Dieu », cela dit quelque chose, cela signifie quelque chose de proprement révolutionnaire.

Et qu'est-ce que cela proclame de révolutionnaire ? Que Dieu n'est pas là où on le cherche habituellement. Que Dieu est où on ne l'attend pas. Que Dieu est dans ce qui est le contraire de Dieu.

Pour un citoyen de Corinthe, et plus largement, pour un homme vivant au premier siècle, Dieu est puissance, grandeur, force, magnificence, sagesse, immortalité, éternité. Tout ce que l'homme aimerait être ou posséder... et qu'il n'est pas ou n'a pas !

Et Paul, dans ce contexte religieux, affirme que ce qui rassemble les Chrétiens de Corinthe, c'est Dieu, certes, mais Dieu qui se donne à connaître dans tout ce qui est le contraire de Dieu : la mort d'un crucifié. L'échec le plus total. Pas même la mort du héros sur le champ de bataille. Non ! La mort du malpropre, du criminel, de celui dont la vie est ratée.

Une véritable folie du point de vue des Grecs. Pour eux, Dieu se donne à connaître dans la sagesse et la philosophie. Un scandale pour les juifs. Pour eux, Dieu donne des signes visibles et puissants de ses interventions dans l'histoire de son peuple, et si Jésus était bien l'envoyé de Dieu, il n'aurait certes pas terminé ainsi !

Du point de vue de Paul, cela signifie que le Dieu de Jésus n'est pas seulement solidaire de l'existence misérable des chrétiens de Corinthe. Il fait de cette existence même une parabole de la puissance surprenante et paradoxale de l'Évangile. Écoutons encore Paul poursuivre son raisonnement : « 1/26 *Considérez, frères, qui vous êtes, vous qui avez reçu l'appel de Dieu : il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de bonne famille. 27 Mais ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; 28 ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, 29 afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu. 30 C'est par Lui que vous êtes dans le Christ Jésus, qui est devenu pour nous sagesse venant de Dieu, justice, sanctification et délivrance 31 afin, comme dit l'Écriture, que celui qui s'enorgueillit, s'enorgueillisse dans le Seigneur ».*

Ce rassemblement hétéroclite de Corinthe, cette communauté sans influence et, à vue humaine, sans avenir, est une parabole de l'Évangile. À travers ce qu'elle est ou plus exactement à travers ce que sont (ou ne sont pas) les membres qui la composent, cette communauté manifeste la force, la puissance et le salut de Dieu pour le monde. À travers leurs faiblesses, leurs erreurs ou leur condition sociale insignifiante -autant de choses qui les rendent méprisables- les Corinthiens témoignent de la vérité paradoxale de l'Évangile !

Ce paradoxe trouve sa source dans la parole de la croix, la folie de la croix qui affirme la Seigneurie d'un Dieu crucifié, la seigneurie d'un Messie mourant et faible. Ce paradoxe prend sa pleine signification dans la situation concrète de l'église de Corinthe. Cette communauté est une manifestation vivante de la grâce de Dieu. Une preuve du geste d'amour fou de Dieu qui appelle l'homme par delà ses infidélités, manifestant sa puissance de salut à travers l'existence chaotique, hésitante et méprisable d'une communauté d'hommes et de femmes graciés. Car cette Eglise de Corinthe est *son* Eglise, choisie par lui, aimée de lui ; elle ne l'est pas, insistons sur ce fait, à cause de ses capacités, de sa force, de sa croissance ou de sa vitalité, elle l'est par la grâce d'un appel.

Tout cela, Paul ne l'a cependant pas déduit d'une réflexion intellectuelle et théorique. Paul n'a pas élaboré un système politique visant au renversement des puissants. Non. Cette conviction, Paul la reçoit d'un événement qui l'a convoqué, un événement qui a fait rupture dans son existence. Quelque chose de fondamental s'est passé qui l'a bouleversé et irrémédiablement mis debout comme témoin, sujet d'une parole. Pour Paul, c'est la découverte de ce que Dieu se donne à connaître dans la mort du Christ. Un anti-événement dans l'ordre de ce monde : la crucifixion de Jésus de Nazareth, signe d'échec et de malédiction.

Cet événement, Paul le reçoit comme une convocation à s'élever contre la logique du monde dans lequel il vit. Et, tout d'abord, contre sa propre logique religieuse, celle du pharisien convaincu d'être différent et séparé du reste des hommes pécheurs parce que connaissant le seul véritable Dieu, le Dieu unique et puissant d'Israël. Pour Paul, l'événement de la croix fait advenir « autre chose » que la situation, que les opinions, que les convictions, que les savoirs antérieurs.

L'événement de la croix conteste la situation antérieure autour de quoi s'organise la société romaine et les religions. Il fait advenir une autre réalité selon laquelle les logiques en place sont contestées. Dans une société où l'être humain n'existe que par la place qu'il occupe (homme libre vs esclave, juif vs païen, romain vs barbare, homme vs femme) la parole folle de la croix proclame que, en Christ, il n'y a plus de différences disqualifiantes entre les personnes. Que l'individu quel qu'il soit est aimé et reconnu indépendamment de ses fonctions, qualités objectives ou héritages. En conséquence de quoi, croire que l'homme existe par la place qu'il occupe dans la société, par son intelligence, par sa race, ses performances religieuses ou que sais-je encore, est une illusion mensongère.

Être fidèle à cet événement de la croix, pour Paul, c'est proclamer que la réalité de ce monde n'est pas le dernier mot. Que le slogan du monde auquel tous sont invités à adhérer n'est pas le bon. Et quel est ce slogan ? On pourrait le résumer ainsi : « Il y a ce qu'il y a ». Les choses que vous voyez sont la vérité : la puissance impériale, l'ordre impérial, la *Pax Romana*, l'organisation hiérarchisée du monde, les distinctions religieuses habituelles, les élaborations philosophiques. C'est ce qu'il y a. Et c'est bien ainsi.

Pour Paul, être fidèle à la parole de la croix qui a fait rupture dans sa vie, c'est proclamer exactement le contraire : « il y a ce qu'il n'y a pas », à savoir que, contre toute apparence et contre le monde, le crucifié est Dieu, et il conteste le consensus existant.



En conséquence de quoi, la réalité présente n'est que mensonge et illusion. À savoir la puissance romaine et sa volonté d'englober toute la réalité de l'existence humaine, cela est une tromperie. Le Dieu puissant qui veut qu'on l'apaise par des sacrifices. Le Dieu qui choisit un peuple et laisse les autres. Le Dieu qui se découvre dans la sagesse, la philosophie est un faux dieu. Le Dieu que l'on rejoint dans l'extase mystique ou les pratiques ascétiques est un faux dieu. Tout cela est une illusion.

En conséquence de quoi, Dieu ne se trouve plus dans la grandeur, la force, la Puissance... mais dans la faiblesse et l'humilité du crucifié de Nazareth.

En conséquence de quoi tout discours sur Dieu qui ne passe pas par la folie de la croix est un discours mensonger.

En conséquence de quoi tous les dieux que se fabriquent les Grecs et les Juifs sont des idoles, projection de leur besoin de puissance et d'immortalité. Ces dieux sont morts, ils sont des faux-dieux, il ne faut plus leur faire confiance.

*D*ieu se donne à connaître dans la croix.

Ainsi, lorsque Paul proclame la parole de la croix, c'est-à-dire lorsqu'il proclame que Dieu se donne à connaître dans la croix de l'homme de Nazareth, il conteste les autres dieux. Proclamer un Dieu qui se donne à connaître dans la croix, c'est proclamer Dieu dans le « non dieu ». Un Dieu qui a pris le parti de l'homme jusque dans le plus ignoble, du côté de ses échecs, de ses peurs, de ses angoisses.

La parole de la croix dit en effet un autre Dieu que ceux du monde romain, celui du crucifié qui se dévoile dans la faiblesse assumée, la solidarité avec ce qui fait les failles de l'homme, ses interrogations anxieuses, ses échecs, ses peurs. La croix dit un Dieu qui se donne à connaître dans ce qui fait notre quotidien le plus intime : l'angoisse de la mort.

La parole de la croix conteste les dieux de ce monde. Ceux que les hommes ne cessent de forger depuis la nuit des temps, au premier rang desquels – très bientôt – le Dieu des chrétiens dès lors qu'il donnera une supériorité sur les autres ou un savoir sur le monde. Mais aussi le Dieu pouvoir, réussite, pureté ethnique...

Il conteste mais rétablit dans l'instant même où il conteste, celui qui entend dans cette parole la vérité de sa vie, l'impasse dans laquelle il se trouve.

Détail, Jésus tombe pour la seconde fois.

Le salut est ainsi, et dans le même temps, une contestation de sa propre existence, toujours construite sur des illusions, et la bonne nouvelle est que cette même existence est revendiquée et aimée par le Dieu de Jésus.

La parole folle de la croix annonce que le Dieu qui répond à tout (et qui aujourd'hui n'est plus uniquement un Dieu religieux) est un faux dieu, une illusion. Une illusion mensongère qui sépare les hommes entre savants et ignorants, élus et rejetés, purs et impurs, bons et mauvais.

La parole folle de la croix annonce un Dieu qui permet de vivre avec ses questions, ses manques, ses faiblesses. Un Dieu qui laisse espérer que l'apaisement viendra d'ailleurs que de tentatives désespérées pour trouver en soi-même ou dans ce monde un appui solide et durable. Celui-là est le Dieu de la croix : il conteste l'homme dans ses propres illusions et, dans le même temps, fait de celui qui s'abandonne à cette parole un être réconcilié avec lui-même et avec les autres.

Ce que Paul appelle alors le « salut » résulte d'une rencontre avec le crucifié qui change, avec la compréhension de Dieu, la compréhension de sa propre existence, de son regard sur les autres et sur le monde. Chacun qui croit est aimé tel qu'il est... et non pas pour ce qu'il réussit à montrer aux autres, au monde et à soi-même.

Quelle est l'actualité de cet événement en ce début siècle ? Qu'est-ce que cela a à nous dire aujourd'hui ? Pour tenter de le comprendre, partons d'une question qui appartient, en apparence, au domaine religieux : qu'est-ce qu'un dieu ? À cette question tentons cependant une réponse non religieuse : dieu, c'est simplement l'instance qui confère à l'homme son identité, qui le fait exister, qui lui donne sa valeur. « Ce à quoi tu attaches ton cœur et tu te fies est proprement ton dieu », disait déjà Luther. Or, que disent les dieux, disons les idoles qui nous asservissent aujourd'hui ? Ils disent que l'homme n'a de valeur que par ce qu'il fait, par sa réussite, son intelligence, sa sagesse, son pouvoir, la place qu'il occupe, la tribu à laquelle il appartient. Cela la parole de la croix le conteste. Elle dit un autre Dieu, celui du crucifié qui se dévoile dans la faiblesse assumée, la solidarité avec ce qui fait les failles de l'homme, ses interrogations anxieuses, ses échecs, ses peurs. La croix dit un Dieu qui n'est pas la projection de nos fantasmes ou de nos frustrations. Mais un Dieu qui se donne à connaître dans ce qui fait notre quotidien le plus intime : l'angoisse de la mort.

La parole de la croix conteste les dieux de ce monde. Ceux que nous ne cessons de nous forger, au premier rang desquels le Dieu du christianisme, dès lors qu'il nous donne une supériorité sur les autres ou un savoir sur le

monde. Mais aussi le Dieu pouvoir, réussite, pureté éthique. Il conteste mais rétablit dans l'instant même où il conteste, celui qui entend dans cette parole la vérité de sa vie, découvre l'impasse dans laquelle il se trouve.

Le salut est ainsi, et dans le même temps, une contestation de ma propre existence, toujours construite sur des illusions, et la bonne nouvelle que cette même existence est revendiquée et aimée par le Dieu de Jésus. La parole folle de la croix m'annonce aujourd'hui que le Dieu qui répond à tout (et qui n'est pas uniquement un Dieu religieux) est un faux dieu, une illusion. Une illusion mensongère qui sépare les hommes entre savants et ignorants, élus et rejetés, purs et impurs, bons et mauvais. La parole folle de la croix annonce un Dieu qui me permet de vivre avec mes questions, mes manques, mes faiblesses. Un Dieu qui me laisse espérer que l'apaisement viendra d'ailleurs que de mes tentatives désespérées et de trouver en moi-même ou dans ce monde un appui solide et durable. Celui-là est le Dieu de la croix : il me conteste dans mes propres illusions et, dans le même temps, fait de moi un être réconcilié avec lui-même et avec les autres. Ce que Paul appelle alors le « salut » résulte d'une rencontre avec le crucifié qui change, avec ma compréhension de Dieu, la compréhension de mon existence, de mon regard sur les autres et sur le monde. Je suis aimé tel que je suis et non pas pour ce que je réussis à montrer aux autres, au monde et à moi-même. Et ainsi, chacune et chacun de ceux qui m'entourent ont droit à ce même amour.

*La parole folle de la croix
m'annonce aujourd'hui que Dieu répond à chacun.*

Nous sommes dans une société qui oscille entre un universalisme abstrait, uniformisant et réducteur et un communautarisme clos, une société fragmentée en de multiples communautés, chacune revendiquant des droits particuliers. Entre l'illusion du village mondial et l'illusion des ghettos identitaires où chacun choisit sa tribu. Mais toujours reste la lancinante question qui taraude chacun des pions de ce jeu de société aux dimensions du monde que nous sommes : qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce qui fait qu'un être humain est un sujet ? Notre société conduit à penser qu'un sujet est évaluable par ses propriétés objectives ou par ses appartenances. Elle me conduit à penser que ce qui fait de moi un sujet est dépendant d'une classe sociale, d'une race, d'une histoire, d'une généalogie, d'une éducation, d'une appartenance politique. Que l'essentiel est de porter une marque particulière,



une marque qualificative qui atteste mon appartenance à un groupe, une société. Sans me rendre compte que je suis prisonnier d'un prêt à penser uniformisant, d'un « politically correct » qui me contraint à faire exactement comme tout le monde, alors même que je m'imagine être profondément original et particulier.

A l'inverse l'événement de la croix conduit à proclamer que ce qui fait qu'un être humain est une personne, un sujet à la première personne du singulier, ce ne sont pas ses qualités, ses appartenances, ses origines et ses loyautés, ses « petits » dieux. Qu'un être humain n'est pas reconnaissable par les marques qu'il se donne ou qu'on lui donne, qu'il ne se réduit pas à l'universel trompeur du village mondial et de ses ghettos identitaires. L'événement de la croix affirme que l'individu naît d'une Parole qui le précède. Cette Parole le conteste dans ses certitudes et dans le même temps le réconcilie avec lui-même et le constitue comme sujet unique et aimé indépendamment de ses qualités, héritages ou propriétés. Cette Parole le revendique contre les pouvoirs, les dieux qui l'oppressent et voudraient en faire un numéro ou un pion. Cette Parole affirme que l'individu appartient à une famille dépassant les frontières, les communautarismes, les ghettos, les marqueurs d'identité. Que cette famille est constituée d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes tribus, langues et nations qui ne vivent que de se reconnaître, dans le crucifié, frères et sœurs aimés de Dieu. Une communauté qui n'est pas le lieu où l'on se choisit, où l'on se retrouve par affinités, mais l'espace où chacun est appelé, appelé à vivre d'une même dignité, sous le regard du Dieu de Jésus.

*L*a croix affirme
que l'individu naît d'une Parole qui le précède.

Une communauté de vie où chacun, reconnu comme sujet unique, se laisse creuser, travailler par une Parole bouleversante. Une Parole folle qui affirme, avec Dietrich Bonhoeffer, que, à la lumière de la croix, « les grandes choses sont petites, et que les petites sont grandes, que ce qui est exact est faux, et ce qui est faux exact, que ce qui est désespéré est riche de promesses, et que ce qui est plein d'espoir est contesté ». Une conviction que Paul n'aurait pas reniée lui qui affirmait que « ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes ».

Eliau Cuvillier
Faculté de théologie protestante de Montpellier.

Jésus est mis au tombeau.



PAYSANS D'AUTREFOIS

Marcelle Bastide

VEILLÉES

Les veillées commençaient avec l'hiver quand les récoltes étaient à l'abri. On se rendait visite entre voisins, on prenait rendez-vous à l'avance ou c'était la surprise. Nous installions autour de la table et autour de la cheminée, les chaises de la maison, on mettait de grandes bûches dans le feu. Et comme on était bien, heureux, alors que dehors c'était la nuit, le froid, la lampe à pétrole (avant c'était la lampe à huile) éclairait la réunion si agréable...

Nous faisons des jeux calmes, les grands jouaient aux cartes, les vieux évoquaient leurs souvenirs : guerre de 70, armistice et misère, les ballons qui survolaient Paris...

Les hommes parlaient beaucoup des travaux des champs, parfois un peu de politique, une voisine qui avait une jolie voix, chantait une chanson.

Enfin, le maître de maison se levait, allait chercher la poêle trouée, de belles châtaignes, et on cuisait la « rabanelle » dans la poêle au long manche, les châtaignes cuisaient lentement, il faut les secouer souvent, en fin de cuisson on les enveloppe dans un linge et on les mange bien tendres, délicieuses arrosées de piquette et de carthagène.

Enfin le sommeil commence à embuer les yeux des petits. Les veilleurs allument leur lanterne, on reprend manteaux et fichus, on s'emmitoufle bien et partant dans la nuit claire, mystérieuse et si belle, on retrouve le froid – mais on a chaud au cœur. La lune brille, les étoiles scintillent...

JEUX

« **Grand-père, tu t'amusais bien quand même ?** »

– Bien sûr, on travaillait, mais on s'amusait aussi, chaque saison apportait ses jeux, ses distractions.

J'étais le berger, les jours de congé, on me confiait un petit troupeau de chèvres et de moutons. Je retrouvais de temps en temps des petits voisins et nous nous arrangions pour nous amuser tout en surveillant les bêtes ; l'hiver nous faisons griller les châtaignes sous les braises d'un feu de bois, nous cherchions les dernières pommes, nous dressions des pièges, des « lecques » que nous retrouvions garnis le lendemain.

Je connaissais l'heure à la marche du soleil dans le ciel – parfois quand je gardais un peu loin de la maison, je prenais mon repas dans ma musette. J'aimais la forêt, la campagne, je connaissais les bouletières, les champs où je pourrais cueillir les fraises en juin. Tous les cerisiers m'étaient familiers, je me régalaient des cerises si délicieuses.

Je reconnaissais les oiseaux à leur chant, j'aimais le chant du coucou annonciateur du printemps. Nous cherchions les nids, mais je n'aimais pas qu'on les détruise. Rien n'est plus joli qu'un nid d'oiseau fait de brin de paille, de laine et si bien caché au creux d'un mur, à la fourche d'une branche, dans un tronc d'arbre moussu.

Nous ignorions les gâteaux et les friandises, nous n'avions pas de jouets mais nous en fabriquions avec des planches, de vieilles boîtes de conserve. Les filles avaient des poupées en chiffons fabriquées à la maison ou rien du tout.

Nous avions des séances de lanterne magique au temple, nous nous amusons beaucoup. A Noël c'était le magnifique sapin, étincelant de ses mille bougies et on nous donnait une orange, chose rare, une brioche, un petit livre. Joies de Noël.

PAIN

« **Vous cuisiez le pain deux fois par mois, c'était un bon travail, l'hiver vous aviez chaud.** » On mettait une boule de levain (pâte aigre qu'on garde 15 jours), dans un pot de grès saupoudrée de sel – on enlevait la croûte durcie de la surface avec un couteau comme on pèle une croûte.

Nous pesons la farine avec la balance romaine. Nous vidions la farine dans la pastière nous en faisons une montagne que nous creusions, nous déposons le levain dans le creux, on mélangeait, on pétrissait, pendant que je versais l'eau petit à petit, quand elle avait augmenté de volume, on la mettait en boule, cela formait des tourtes d'environ 2 kg chacune. Nous gardions un peu de pâte pour faire des fougasses plates dans lesquelles on glissait des grouillons, délicieux ! Une fine poussière blanche se répandait partout.

Il fallait chauffer le four de la terrasse, on mettait dedans une couche de genêts bien secs, un fagot de chêne au-dessus. On allume le feu, ensuite on égalise la braise sur l'aire du four. La chaleur pénètre le fournil au bout de deux heures. Le feu éteint, il faut nettoyer le four, avec un long bâton au bout duquel on a attaché une étoffe propre, on balaie le four, c'est le travail des enfants.

Le père enfourne le pain, l'hiver c'est agréable cette bonne chaleur, l'été c'est beaucoup plus dur.

On range le pain sur une planche de la chambre, les belles tourtes brunes, qui ont le goût du feu de bois.

« **Mais grand-père ce pain devait être bien dur au bout de quinze jours ?** » Oui, mais nous le trouvions bien bon quand même, nous n'en gaspillions pas une miette, nos parents ne l'auraient pas supporté.

Marcelle Bastide
à suivre ...



AMBIGUÏTÉ DE L'ART SACRÉ

Sacré et chrétien

Juan Plazaola

Appliqués à l'art, l'adjectif « sacré » et les termes considérés comme équivalents en d'autres langues occidentales (*sagrado, sacro, sacred, heilige*, etc...) ont toujours contenu une forte ambiguïté sémantique. On utilise fréquemment l'adjectif « sacré » pour désigner tout genre d'art religieux. Et dans le milieu chrétien, on l'utilise pour désigner tout type d'art chrétien. Certains artistes en sont même arrivés à considérer que tout art est sacré, par le simple fait d'être art.

Cette ambiguïté nous pousse à retrouver et à préciser le sens plus strict de l'adjectif « sacré », celui qui lui est attribué par les phénoménologues de la religion qui étudient *le sacré* en analysant *l'expérience* du religieux et non *la réalité* sacrée qui, en elle-même, échappe à toute analyse. Avec un regard plus empiriste que philosophique ou théologique, les phénoménologues ont défini le sacré comme une « séparation ».

Dans les religions préchrétiennes comme dans l'Israël de l'Ancien Testament, l'homme vivait dans un monde divisé entre des réalités sacrées et des réalités profanes.

Le sacré est *inviolable*, « ce qui ne peut être touché sans causer une tache ou sans être taché ». Le sacré est ce que l'on sépare ou ce qui est soustrait à l'emprise de l'homme pour être du domaine exclusif des puissances transcendantes. Selon cette conception que nous pourrions appeler « classique », le sacré s'oppose au profane, au commun. Sacré et profane sont deux catégories qui s'excluent. Le sacré est conçu comme une force qui, par sa présence, « sacralise » tout ce qu'elle touche, faisant disparaître le profane.

La plus grande aspiration de l'homme était d'entrer en contact avec cette force, au moins en des lieux et en des moments déterminés de sa vie. De nos jours encore, en de nombreux villages, on « sacralise » la naissance et la mort, la puberté, le mariage et les enfants, le corps et l'âme, la maison et le champ.

Le côté sacré du tabou et de la magie, bien que tabou et magie ne méritent pas le nom de religion, présente un éventail de manifestations sensibles, du même type que le sacré numineux (défini par Rudolf Otto dans son œuvre *Das Heilige*) et contient la même ambiguïté – côté positif et côté négatif – dans sa très ample gamme phénoménologique. Le sacré (religieux ou magique) provoquait la fascination et l'horreur : on considérait comme sacré un certain pouvoir que l'on percevait comme bénéfique pour

l'individu ou la tribu, mais le criminel aussi était sacré, alors que ses actes affreux l'excluaient de toute relation humaine.

On comprend alors que parler du sacré devait être perçu comme suspect et blessant pour une sensibilité chrétienne ayant assimilé le message de la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus de Nazareth. Pour un chrétien, seul Dieu est *saint* au sens absolu. Sur le plan des réalités sensibles et humaines, le sacré – ce qui est saint – se résume à Jésus Christ. C'est lui qui concentre en lui-même ce que nous pourrions appeler le sacré « entitatif ». Sacré est son Corps dans le Ciel, comme le sont son Corps eucharistique sur terre et son Corps mystique, l'Eglise. Ce n'est qu'à cause de la communication de la vie divine, à cause de la médiation du Christ lui-même, et seulement par participation, que l'on peut parler de la sainteté ou de la sacralité de la communauté chrétienne et de ceux qui constituent l'Eglise. Pour un chrétien, c'est à cela que doit se limiter le sens strict du sacré.

A cause de l'amphibologie du sacré (le numineux — que l'on pouvait trouver à la fois dans la sainteté absolue et dans la tache horrible – causait simultanément fascination et horreur, parce qu'il pouvait donner la vie ou provoquer la mort) les termes « sacré » et « sacralité » renfermaient une ambiguïté déroutante si on les appliquait aux réalités chrétiennes dans toute leur ampleur sémantique. En effet, pour le chrétien, la véritable sacralité n'est pas « séparation » mais elle est au contraire « communion ».

L'équivoque peut surgir à l'intérieur même du langage chrétien, car les mots « sacré », « consécration », etc... ont acquis de nos jours une seconde signification. Dans le christianisme, en plus du sacré que nous avons appelé entitatif (participation à la sainteté divine), on parle du sacré dans un sens *relationnel*, en relation avec l'origine divine.

La réflexion sur la « consécration du monde » présentée par le Concile Vatican II comme une des tâches les plus urgentes de notre époque a mis en évidence la différence qui existe entre le sacré-religieux purifié par le christianisme et le sacré-tabou ou le sacré-magique qui contaminait la religion primitive. Le sacré authentiquement religieux et chrétien doit respecter les deux aspects : le transcendant et le contingent. Contrairement aux attitudes magiques, liées au tabou, l'homme religieux assume sa condition terrestre et il tente de lui donner son fondement le plus solide. Il découvre une relation de soumission à l'Être de qui il se reconnaît dépendant. Il découvre aussi que cette dépendance ontologique exige une « consécration » de soi, de son travail et du monde qui l'entoure. Le sacré ainsi compris est saint; il ne produit pas une réalité séparée ou chosifiée mais bien une relation objective coextensive à tout être et à toute réalité.

Selon cette vision du sacré comme *relation*, la pleine réalisation sacrée à laquelle l'homme aspire doit partir précisément du sein de ce

qu'on appelait avant le « profane » (et de ce que l'on nomme aujourd'hui « séculier »). Ainsi, il n'y a pas d'opposition radicale entre le sacré et le profane mais il y en a éventuellement entre ce qui est « appelé à la consécration » et ce qui est en soi appelé à rester « profane ».

L'insistance sur ce qui sépare la nature de ce que nous appelons le sacré entitatif et l'oubli du sacré conduit de nombreux chrétiens à séparer radicalement le naturel du surnaturel, le profane du sacré. Cette séparation est à la source de bien des aliénations, telle la déplorable duplicité de chrétiens dont la vie ne s'accorde pas à leur pratique religieuse. Le reproche d'*aliénation*, si souvent brandi contre les chrétiens par les marxistes et les existentialistes, il y a quelques années, était applicable à ceux qui s'étaient fait de la religion chrétienne une idée proche du sacré-tabou et du sacré-magique et qui, logiquement, se désintéressaient du progrès de la technique et de la construction du monde.

Il y a donc des raisons d'attribuer un sens négatif au mot « sacralité », si par *sacraliser* on entend le fait de déposséder la réalité mondaine de la spécificité de sa fin immédiate. On sacralise, par exemple, lorsque l'on prétend remplacer les médicaments du médecin par de l'eau bénite. Mais nous pouvons parler d'une consécration du monde (comme le font certains documents de l'Eglise) lorsque nous voulons dire qu'il y a une relation nécessaire entre les êtres du monde et leur principe premier et fin dernière, mais sans faire violence à leur « mondanité », sans la vider, en respectant la consistance naturelle des causes secondes et en cherchant la fin immédiate de toute réalité terrestre.

Une « désacralisation » nécessaire.

Le mot « consécration » peut désigner la manière dont les chrétiens sont appelés à donner un « sens » au monde en le rapportant à celui qui est son principe-premier. De façon plus stricte et conventionnelle, dans le cadre de la vie *sacramentelle* de l'Eglise chrétienne, le *sacré* est appliqué à des personnes et à des objets. On dit que le pape a « consacré » un évêque ou qu'un prêtre a consacré un calice. Dans le rite consécratoire, on entend « séparer » ces personnes ou ces objets de l'usage commun. Ils sont sacrés en un sens spécifique très différent de celui que l'on attribue au mot sacré lorsque l'on se réfère à la consécration du monde et de ses activités. De sorte que le mot « sacralité » et ses dérivés ont acquis une ambiguïté sémantique qui n'est levée que par l'analyse du contexte dans lequel ils sont employés.

Si nous appliquons ces catégories à la liturgie chrétienne et à son histoire, nous observons que des premières cènes eucharistiques, célébrées dans les maisons dans la période apostolique, au complexe rituel préconciliaire du XX^e siècle, une prolifération abusive de canons, de règles, de rubriques et d'interdits sacrés a fini par ramener une sacralité de type préchrétien

dans la liturgie chrétienne, provoquant l'oubli de la première place que doit occuper dans la vie du croyant la conscience de la dignité divine reçue par le baptême en Christ. Au lieu d'insister sur cette dignité, on avait élargi le champ du sacré entitatif des objets matériels, favorisant ainsi le retour de la sensibilité chrétienne à des attitudes typiques de l'Ancien Testament et des religions préchrétiennes. Partant de la foi en la présence réelle dans l'eucharistie, on en était arrivé à sacraliser tout ce qui entourait le sacrement : l'espace architectural, les pierres, les vases, les ornements etc... Et progressivement, on avait protégé cette sacralité par des interdits toujours plus nombreux et sévères. Aujourd'hui, il suffit de consulter les manuels de casuistique morale, relatifs à des canons et à des rubriques liturgiques, pour constater que l'*intouchabilité* des objets du culte était extrême. On peut dire que, dans la liturgie et dans l'art chrétien, il était devenu nécessaire de désacraliser beaucoup de choses.

D'un autre côté, il faut reconnaître qu'une désacralisation excessive peut conduire à un rejet pratique de la liturgie. Certains, en effet, dépouilleraient l'Eglise du sacré jusqu'à renoncer à toute institution sacramentelle. Portée à l'extrême, cette tendance exigerait une église sans lieux sacrés : sans baptistère parce qu'il suffirait de l'eau d'une fontaine, des ruisseaux ou de la mer pour réaliser le rite baptismal ; sans objets liturgiques parce qu'à la lumière d'une authentique *consecratio mundi* le micro employé au cours d'une manifestation peut être aussi sacré qu'un calice ; sans distinction entre les personnes consacrées et les personnes non consacrées, parce que c'est le baptême qui nous rend tous prêtres et parce que tout homme est appelé à cette dignité « sacerdotale » ; sans institution ni attribution de statut spécial à telle cérémonie, parce qu'une grève ou une manifestation en faveur de la justice peut être aussi sacrée que n'importe quel acte sacramentel. Paul VI a sévèrement condamné cette tendance dans son audience du 19-4-67.

Nécessité des « signes » du sacré.

Pour celui qui croit à l'incarnation du Verbe et à l'inhabitation de l'Esprit Saint dans l'âme, l'union de l'homme à Dieu est si étroite et intime que, comme nous l'avons dit, le concept de sacré en tant qu'exigence de séparation et d'intouchabilité n'a pas de pertinence. Dans l'ordre entitatif, c'est le chrétien lui-même qui est le temple de Dieu. Il n'a pas de raison de ressentir une terreur sacrée devant quelque chose que ce soit. C'est sur le plan *relatif* de l'expression de sa foi, en un temps précis et au sein d'une société concrète, que surgissent la convenance et même la nécessité du sacré.

Si l'Eglise établit des normes qui confèrent un caractère *discernable* et presque abrupt à certains signes, ce n'est que parce qu'elle a besoin

d'exprimer la merveille de la grâce et que, pour ce faire, elle doit se doter d'un langage propre. Cela n'implique ni la négation de la sainteté du chrétien ou du lien ontologique de l'homme et du cosmos avec Dieu, ni la négligence des valeurs intramondaines, ni l'oubli des fins immédiates des réalités terrestres. Précisément parce que l'Eglise accepte cette sainteté originelle qui culmine dans la vie de la grâce pour le chrétien, elle ne se résout pas à l'enfermer dans le secret des formes séculières. L'homme est ainsi fait qu'il a besoin de signes sensibles qui lui rappellent ce pôle transcendant, qui lui rappellent l'origine et la fin de sa vie. Tant qu'il n'atteint pas la « *vision* », le chrétien a besoin d'accéder à la conscience de sa dimension sacrée comme « dans un miroir et en énigme ». Un tel point de vue situe l'homme dans la perspective de Celui qui a jugé bon de s'incarner pour le sauver.

Quelques textes conciliaires (*Lumen gentium 10-11, Apostol. actuositatem, 3*) nous obligent à élargir la notion traditionnelle de culte à Dieu non seulement par la pratique sacramentelle mais aussi par le don de sa vie entière, le don de sa personne même. Le chrétien devient « offrande vivante et agréable à Dieu » par son adoration personnelle, par le témoignage d'une vie sainte, par l'exercice de la justice et de la charité. Mais en plus de ce culte individuel, un autre genre de culte spécifique, extérieur et sensible, institutionnalisé, c'est-à-dire exprimé en une forme culturelle, « est dans la logique même de l'Incarnation, dont le mystère continue et s'exprime dans les sacrements » (P. Chenu). Au-delà des sacrifices personnels pour lesquels chacun est *prêtre*, il faut un sacrifice du Corps mystique du Christ comme tel, un sacrifice offert par Jésus-Christ lui-même, Tête de ce Corps, représenté et actualisé en une dimension publique et corporative. Telle est la raison d'être d'un culte avec des « signes » sacramentels et avec des rites spécifiquement « sacrés ».

Autre est la question de l'analyse et du discernement des signes du sacré valables et éloquents dans un monde désacralisé, dominé par la technocratie, Mais il ne faut pas oublier que, même dans ce monde qui semble dominé par le positivisme de la science, tout ce qui est profondément humain a besoin de s'exprimer, ne serait-ce que parce que l'homme est un esprit incarné, esprit et chair. Et c'est là que la religion rejoint l'art, avec l'imagerie et l'architecture. Depuis les premiers menhirs et cromlechs, l'architecture est un des moyens d'expression permanents et universels de l'homme. Comme l'a écrit un certain architecte, une société qui ne construirait pas (que ce soit dans le domaine séculier ou religieux) serait une société malade.

Extrait *Eglise et l'art* de Juan Plazaola
Éditions Cerf (pp 9 à 15).

Quand je pense à l'Église

Quand je pense à l'Église, je la voudrais telle qu'elle n'est pas : attirante, engageante, percutante, militante, sans doute aussi variée et universelle, secrète et évidente, riche et nourricière, pauvre et véridique, surprenante et solide. Bref, j'aimerais, mon Dieu, que ton Église, qui est notre Église, m'offre tout ce que je ne lui donne pas. Tu la connais aussi bien que moi cette Église qui fume souvent à peine comme une bougie épuisée. Tu la connais trop petite pour ta grandeur et trop grande aussi pour notre petitesse, une Église mal aimée et du coup mal aimante, une Église dont la fidélité devient répétitive et l'infidélité habituelle, une Église qui se paye de mots et qui contribue à enténébrer la vie de bons sentiments inutiles et d'accusations décourageantes. Alors, mon Dieu, fais que je cesse de blâmer l'Église, pour me dispenser moi-même d'y travailler. Fais que je cesse de lorgner ses déficiences par le trou de la serrure, pour me protéger moi-même de franchir sa porte. Fais que je quitte le banc des spectateurs et des moqueurs pour m'asseoir au banc des acteurs et des célébrants. Car ainsi seulement je m'arrêterai de regarder ton Église qui est notre Église, pour y vivre avec les autres. Tu la convoques et tu la rassembles de jour en jour, comme sans cesse le berger rattrape la brebis qui boîte et qui s'attarde, comme sans cesse la raccommodeuse rattrape la maille qui file et qui déchire. Ton Fils est la tête d'un corps aux membres disjointes. Il est le premier né d'une famille d'enfants séparés. Il est la pierre angulaire d'une maison inachevée. Mais c'est bien à l'Église que tu tiens et non seulement aux individus qui se préfèrent chacun eux-mêmes, car c'est bien à l'humanité entière que tu tiens et non pas seulement aux membres d'un club. Ton Église est ainsi le signe visible de ton dessein total. J'hésite à l'appeler ma mère, car elle ne m'a pas engendré, mais je l'ai rencontrée. J'hésite à l'appeler ma sœur, car nous ne sommes pas liés par l'obscurité du sang, mais par la liberté de l'esprit. Mais je veux bien l'appeler ma famille, car je lui suis attaché pour le pire et pour le meilleur. C'est ma nouvelle famille dont tu es l'initiateur, ton Fils le libérateur et ton Esprit le rassembleur : Notre Père.

André Dumas,
Cent prières possibles, Condé sur Noireau Cana, 1988



Détail, Jésus rencontre Marie, sa très sainte Mère.

B I B L I O G R A P H I E

L'ÉGLISE ET L'ART

Juan PLAZAOLA

Deux mille ans d'art occidental, architecture, images, sont parcourus d'une manière simple et limpide. Il existe une affinité entre art et religion, l'histoire de l'art chrétien l'atteste : des catacombes aux cathédrales, des persécutions iconoclastes aux époques novatrices, de la simplicité à la splendeur... ce qui a fondé l'art chrétien c'est la foi en l'authentique humanité du Fils de Dieu. La dialectique chrétienne reconnaît autant de droits à la chair qu'à l'esprit, avec tout ce que cela suppose d'éternel et de périssable.

J. Plazaola, jésuite et universitaire espagnol, est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages consacrés à l'histoire de l'art sacré.

19 € ÉDITIONS DU CERF

GUIDE SPIRITUEL, LIEUX DE RETRAITE DANS TOUTES LES TRADITIONS

Anne DUCROCQ

Dans un monde bruyant et sans repère chacun ressent le besoin de se ressourcer, de se recueillir. A quelle porte frapper ? A cette question l'ouvrage répond en donnant 350 adresses avec des commentaires et des conseils ; en France, en Belgique, en Suisse de diverses traditions : chrétienne (le Skite Sainte Foy est cité), bouddhisme, hindouisme et ceux qui se trouvent à la croisée des chemins comme l'Arche, les gîtes sur les lieux de pèlerinages...

22 € ÉDITIONS ALBIN MICHEL

APOCALYPSE DE JEAN ENLUMINÉE

Pascal MEIER

Inspiré par sa foi et par la tradition picturale mozarabe P. Meier a durant 4 années enluminé 67 miniatures l'Apocalypse. Les couleurs vives et éclatantes, sans ombre, deviennent louanges d'un monde transfiguré. L'auteur, professeur d'art à Lausanne, commente son travail dans ce très bel ouvrage de 287 pages.

34 € ÉDITIONS SAINT AUGUSTIN
editions@staugustin.ch

Éd St Augustin case postale 51 CH 1890 St Maurice

6 MILLARDS D'AUTRES

Projet de Yann ARTHUS-BERTRAND

Ceux qui ont vu l'exposition ont acheté ce livre car c'est une merveille d'humanité.

Chaque visage est photographié de face : sans décors, il est accompagné d'un texte qui répond toujours aux mêmes questions : liberté, bonheur, amour, famille, foi... Russes, Américains, Chinois, Maliens, Français offrent un témoignage d'une incroyable richesse sur l'humanité du XX^{ème} siècle.

Un livre à offrir pour les fêtes. Il existe un site internet : www.6millardsdautres.fr

19 € ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE

QUELLE MUSIQUE SACRÉE AUJOURD'HUI ?

Mgr Miserach GRAU

La musique sacrée ne doit pas vivre seulement dans les conservatoires, les concerts ou les enregistrements, voilà la conviction de Mgr Miserach Grau président de l'institut pontifical de musique sacrée. Le lecteur trouvera de nombreux textes du magistère de l'Église rappelant les principes fondamentaux qui régissent la musique sacrée. Ces textes donnent les conditions et l'esprit d'un véritable renouveau de la musique aujourd'hui.

34 € ÉDITIONS TEMPORA

Éd Tempora 11, rue du Bastion St-François
66 Perpignan**MUSIQUE, UNE AIRE DE JEUX**

Philippe LEROUX

Ce livre nous invite à partager l'univers du compositeur Ph Leroux dont vous trouverez un article dans Art Sacré 20.

www.editions.mf.com ÉDITIONS MF**JOURNAL**

Alexandre SCHEMEMANN

C'est un compte rendu intime de la vie de ce grand théologien orthodoxe qui observait les autres et qui était en communion avec la création. Il a partagé de 1973 à 1983 ses petits bonheurs et ses réflexions de haute tenue spirituelle.

34 € ÉDITIONS DES SYRTES

B I B L I O G R A P H I E

ART ET LIBERTÉ SPIRITUELLE SE GARDER LIBRE

Père Marie-Alain COUTURIER

Deux recueils, le 1^{er} paru en 1941, s'interrogent sur le bien fondé du sacré. L'Église a perdu non seulement le monde ouvrier mais aussi celui des artistes. Son désir était de sauver les âmes au moyen de la beauté suprême en redécouvrant le sacré dans les églises, les sauvant des « bondieuseries ». Le 2^{ème} est un journal paru en 1962 avec des entretiens avec Matisse, Braque, Picasso, Rouault, Claudel, Cocteau... « L'art ne triche jamais : tout est à découvert ». Lire aussi la « Vérité blessée », avec des photos.

Le père a fondé une revue Art Sacré.

15 € chacun ÉDITIONS DU CERF

LA MÈRE DE DIEU**LES ICÔNES DES 12 GRANDES FÊTES LES ANGES DE LUMIÈRE À L'ICÔNE**

Père Michel QUENOT

Les ouvrages du père Michel Quenot sont toujours un événement car ils sont une référence pour les spécialistes et les orthodoxes.

de 23 à 32 € ÉDITIONS SAINT AUGUSTIN

MESSAGERS DU SILENCE

Michel COOL

Dans notre société il existe des hommes qui font le choix de la vie monastique. Loin de se retirer du monde ils assurent une présence précieuse et subversive du silence, laquelle attire de plus en plus de visiteurs en quête d'absolu. A travers une galerie de portraits M. Cool nous invite à partager un moment.

18 € ÉDITIONS ALBIN MICHEL

DANIEL MESGUICH

entretiens avec Rodolphe FOUANO

Figure iconoclaste et romantique du théâtre Mesguich dérange et séduit. Passeur, interrogateur passionné des textes il choisit l'audace. Agitateur d'idées, il bouleverse les règles, toujours soucieux de la tradition et de l'exigence intellectuelle et artistique.

16 € ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES EXPOSITIONS ONT UN LANGAGE

Jérôme GLICENSTEIN

Le discours sur l'art traite d'œuvres, d'artistes ou de création mais délaisse l'exposition. Les expositions décrivent une époque, créent un nouveau langage qui implique un nouveau public.

21 € ÉDITIONS PUF

LES CULTURES CONTEMPORAINES ET DIEU

Robert POUSSEUR, Jacques TEISSIER

Comme au temps de Jésus le monde est en crise. Jésus a fait des choix originaux qui dévoilent un nouveau visage de Dieu et de l'homme. Ce livre nous invite à nous inspirer avec courage des choix qu'a faits Jésus, sans craindre d'innover, de créer. Une façon de dire : « N'ayez pas peur ».

Nous savourons dans cet ouvrage de beaux commentaires sur des paroles du Christ dans lesquels il ouvre les cœurs et l'esprit à Dieu.

R. Pousseur est le responsable national de Arts-Cultures-Foi, J. Teissier est prêtre.

17 € ÉDITIONS DDB

RÉSONANCE INTÉRIEURE

Philippe SERS, Yolaine ESCANDE

Cet ouvrage s'interroge sur la proximité des expériences contemporaines de l'art occidental avec l'art chinois traditionnel. Non pas par des comparaisons ou d'éventuels métissages mais par l'observation de leur approche artistique. Les notions communes concernent l'exigence morale de l'artiste, la recherche du contenu et les principes méthodiques.

19 € ÉDITIONS KLINCKSIECK

CHANTS CHRÉTIENS

Une collection remarquable de chants sacrés : Grégorien, orthodoxe, Gospel, baroque, chorale d'enfants, du monde...

Chaque enregistrement se fait sur place dans des conditions de respect pour la prière. Cela se sent à l'écoute.

ÉDITIONS JADE

B I B L I O G R A P H I E

JOURNAL INTIME

Robert et Clara SCHUMANN

Vers l'âge de 16 ans, Robert Schumann (1810-1856) commence à tenir son journal. Après son mariage avec Clara, ils le rédigent tour à tour, chacun prenant la plume pendant une semaine. Nous découvrons quelles nouvelles œuvres le musicien compose, quelle discipline musicale il impose à sa jeune épouse...

Une passionnante biographie !

19 € ÉDITIONS BUCHET-CHASTEL

**ART : MIROIR DU SACRÉ
SACRÉ, CET OBSCUR OBJET DU DESIR**

sous la direction de Nadia BENJELLOUN

Aux Rencontres de Fès, philosophes, artistes, écrivains, historiens de l'art analysent les diverses formes du sacré. Le sacré peut se montrer pourvu qu'on sache en déchiffrer les codes et que l'on s'abstienne de ne vouloir le saisir qu'à travers des clefs. La sacré : miroir de ce qui toujours échappe sans pourtant cesser de se manifester. (2 ouvrages)

12 € ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ÉPREUVES DU MYSTÈRE**13 ARTISTES**

13 artistes se rencontrent pour témoigner de leur vision du monde devant le mystère de la vie.

editions.ereame@wanadoo.fr

ÉDITIONS EREME

9, av de l'Observatoire - 75006 Paris

**MONT-ATHOS,
RÉPUBLIQUE DES MOINES**

Yvon BERTORELLO et Eddy VICHEN

Un film de 52 mn sur le Mont-Athos en français est un événement exceptionnel, il faut l'offrir à ses amis.

19,50 € ÉDITIONS TEQUI NS VIDEO

LES ARTS PREMIERS

Jean-Jacques BRETON

On les a dits « primitifs », « tribaux », « populaires », « traditionnels »... des arts qui sont très bien avant que le mot art n'apparaisse, arts qui mêlent le beau, l'utile et la magie.

ÉDITIONS PUF

LE DON

Giorgia FIORIO

Il y des livres coup de cœur qu'on aime lire, regarder, offrir... « Don » est de cette catégorie. Les magnifiques photos en noir et blanc nous invitent à rencontrer des religieux de toutes confessions, elles traduisent avec délicatesse et respect la profondeur des rites des croyants.

Les textes sur le don, la vie, la mort de Daniele Del Giudice et Gabriel Bauret sont des méditations : « Le don doit ressembler à celui qui le reçoit, c'est-à-dire qu'il lui convienne et qu'il lui soit utile ».

49 € ÉDITIONS ACTES SUD

PLUS HAUT ET PLUS INTIME

Edward KOVAC

Ces dix essais sur la sagesse et la beauté s'appuient sur l'expérience des troubadours et de la Bible. Ils abordent les questions fondamentales de l'existence et les questions éthiques essentielles : pardon, justice, création artistique. E Kovac, franciscain, est professeur d'éthique en Slovénie et à Toulouse.

14 € ÉDITIONS CERF

CAHIER

Alexandre HOLLAN

Le peintre A. Hollan intéresse poètes, philosophes, penseurs et non spécialistes au-delà des catégories esthétiques et des jugements. Regarder une peinture modifie notre regard, la présence des choses nous ouvre aux formes et à la lumière, cette expérience peut se vivre comme un exercice spirituel.

A lire aussi « Arbres au-delà des images » d'Yves Bonnefoy.

34 € WILLIAM BLAKE & CO. ÉDIT

COMPRENDRE ET VIVRE LA LITURGIE

Xavier ACCART

L'auteur propose de réenchanter la pratique religieuse en livrant des clefs sur les symboles de la liturgie, les vêtements sacerdotaux, l'architecture, l'année liturgique...

16,80 € ÉD. PRESSES DE LA RENAISSANCE

S K I T E S A I N T E F O Y

ASSOCIATION CULTURELLE À BUT NON LUCRATIF SOUMISE À LA LOI 1901

Le Skite* a été suscité par la Fraternité Saint Martin. Il se présente comme un lieu de prière orthodoxe et de retraite. Il dépend canoniquement de l'archevêché russe en Europe occidentale, dans l'obédience du patriarcat œcuménique de Constantinople.

Le Skite Sainte Foy, fondé en 1996, se situe dans les Cévennes à 25 km d'Alès, sur la N 106. Le village de Grand-Combe-la-Pise à 2 km (dans le Gard) possède une gare SNCF.

Le skite se présente comme une ferme fortifiée en pierres de schiste avec des ouvertures sur une cour intérieure. Construit au XVI^e siècle sur le roc, il surplombe la vallée du Gardon et offre une magnifique vue de tous côtés. Alimenté par une source, le skite se situe au milieu d'une propriété de trois hectares, dispose de deux chapelles et d'une petite hostellerie.

Les buts du Skite Sainte Foy sont :

- vivre et partager la prière orthodoxe et la louange au quotidien,
- réapprendre la splendeur du simple par des œuvres contemporaines, dans la sagesse des Anciens,
- raviver le sens du sacré dans le respect de la Tradition de l'Église, et dans l'esprit des Pères,
- accueillir le pèlerin.

* Skite signifie : communauté religieuse, petit monastère.

DEMANDE D'INFORMATIONS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

TÉL.

S K I T E S A I N T E F O Y

LE VERDIER- 48160 Saint-Julien-des-Points - Tél : 04 66 45 42 93

e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr

site internet : www.photo-frerejean.com

FRATERNITÉ SAINT MARTIN

ASSOCIATION CULTURELLE À BUT NON LUCRATIF SOUMISE À LA LOI 1901

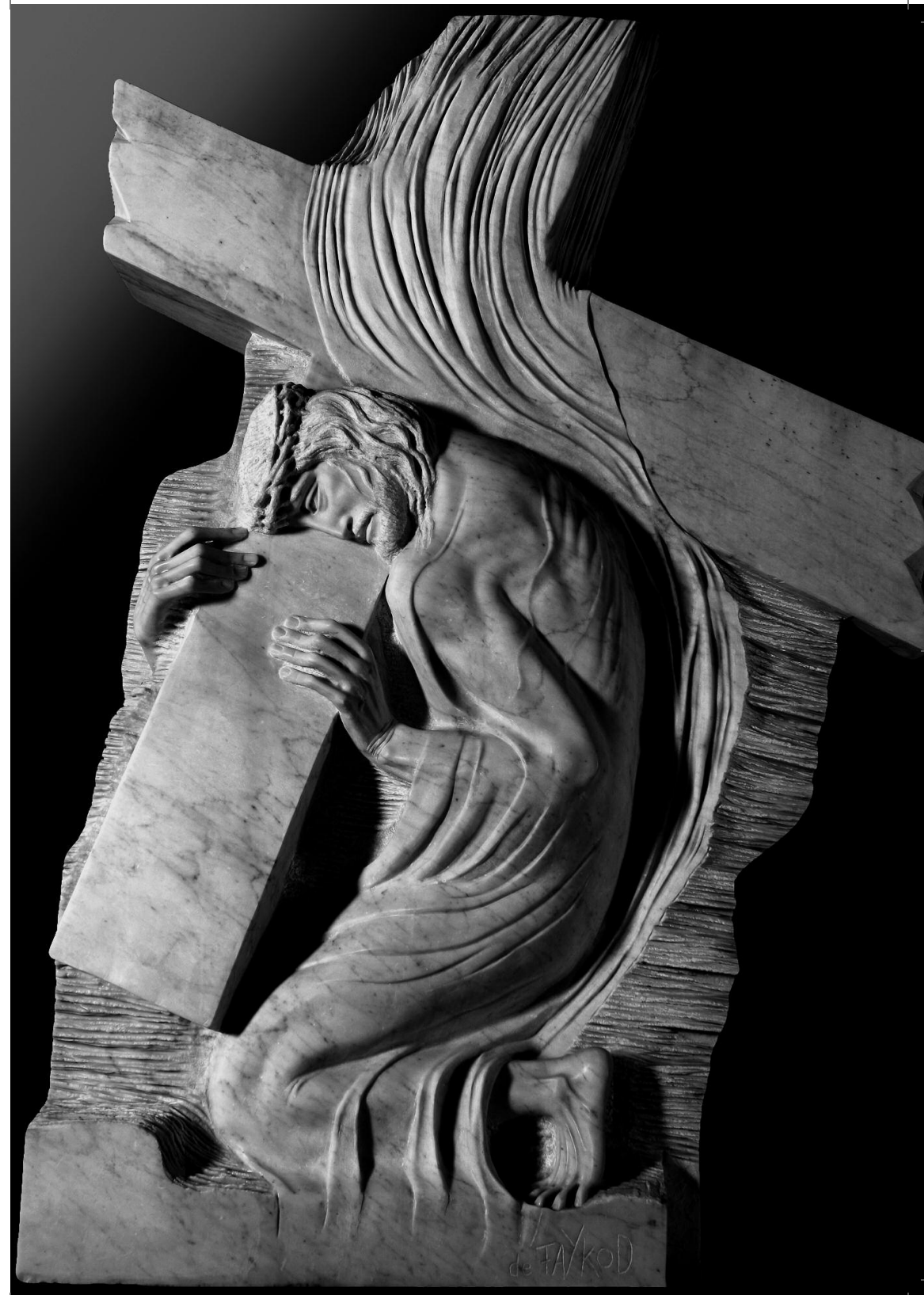
La Fraternité Saint Martin est une association chrétienne qui regroupe des artistes qui aspirent à témoigner de leur foi par un art, un art de vivre.

Elle a pour buts de :

- raviver le sens du Sacré dans le respect de la Tradition chrétienne et dans l'Esprit des Pères de l'Église.
- susciter l'expression artistique ou manuelle par des œuvres ou techniques contemporaines,
- vivre la réalité du Sacré dans le quotidien.

Elle propose comme activités à ses membres :

- La mise en relation des membres grâce à la parution trois fois l'an d'un bulletin, avec : prière, pèlerinage, retraite, exposition, spectacle, conférence, rencontre, stage, repas...
- La Fraternité a fondé un lieu de prière orthodoxe et de retraite dans les Cévennes, à 25 km d'Alès : le **Skite Sainte Foy**.
- La Fraternité édite et diffuse une revue illustrée "**Art Sacré**" qui donne des témoignages sur l'engagement des Anciens, des conseils pratiques, des articles de fond, des textes choisis pour la méditation et la prière.



Adhésion

Membre actif 26 € (47 Fr Suisse)
 Membre bienfaiteur 45 € et plus

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

TÉL.....

SI È G E : F R A T E R N I T É S A I N T M A R T I N

F R A T E R N I T É S A I N T M A R T I N
 LE VERDIER- 48160 Saint-Julien-des-Points - Tél : 04 66 45 42 93
 e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr
 site internet : www.photo-frerejean.com

Jésus tombe pour la première fois.

